

La ballade de George et Mary Oppen Mémoires de la femme du poète américain, féministe en acte

Par **CLAIRE DEVARRIEUX**

La vie va très vite dans l'autobiographie de Mary Oppen (1908-1990), l'épouse du poète George Oppen (1908-1984). Cette femme s'adresse à nous de manière directe, précipitée, un vrai torrent. L'image vient peut-être à l'esprit parce que Mary Oppen n'a jamais oublié les paysages de son enfance. George Oppen et elle arrivent à New York en 1928, ils ont choisi de venir ici parce qu'ils savent que les œuvres qui les intéressent et qu'ils veulent produire, les œuvres qui se doivent d'être «*neuves*», sont reconnues précisément à New York, centre névralgique de la culture. Ils ont 20 ans. Ils vont se lier d'amitié avec les poètes Louis Zukofsky (1904-1978) et Charles Reznikoff (1894-1976). Mais ils ont conscience d'être différents, et ça leur plaît. «*George et moi étions enfants de l'Ouest. Et même si les New-Yorkais en savaient beaucoup plus long que nous sur l'art, le théâtre, l'Europe et les moindres détails de leur ville, ils ne savaient rien des forêts du Montana et de l'Oregon, des montagnes, des rivières qui courent, rapides. Ils ne connaissaient pas non plus la vie d'auto-stoppeur, ni la traversée à la voile de la moitié du pays, sans un sou.*»

Existe-t-il des poètes français arrivés à Paris en bateau depuis leur province natale? George et Mary arrivent bel et bien à New York en voilier. George sait tout faire, plus tard il sera reconnu comme ouvrier modèle par le syndicat des mécaniciens, il sera soldat, charpentier, il construira des maisons. Il sait aménager une caravane, reconnaître un poète quand il en lit un, il devient lui-même un des quatre grands «*objectivistes*», avec Zukofsky, Reznikoff et Rakosi. En attendant, il sait barer. Ils partent de Detroit, s'en remettent au vent, font des rencontres. De l'auto-stop qu'ils ont pratiqué juste avant, Mary écrit que cela «*devint davantage qu'une fuite loin d'une famille puissante: nos découvertes mêmes devinrent une esthétique et une révélation*». Pas de poésie sans racines, pas de poème sans le temps présent, pensent les Oppen, «*des racines dont nous avions besoin étaient les routes que nous parcourions*». Sans doute George sera-t-il



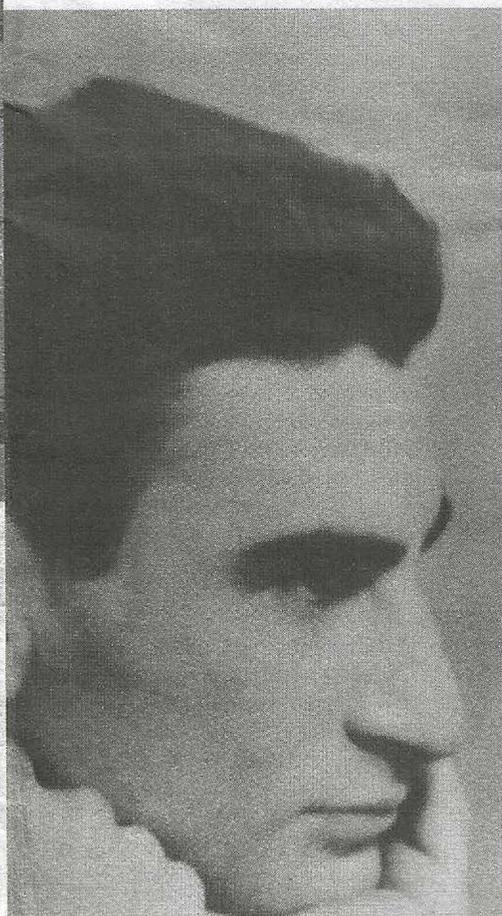
le seul du couple à devenir célèbre, mais Mary se sait à égalité. Un mot sur les objectivistes. Comme toutes les étiquettes, celle-ci ne satisfait pas ceux qu'elle désigne. Zukofsky l'improvise quand la mécène Harriet Monroe lui confie la direction d'un numéro de la revue *Poetry* en 1931. «*Elle m'a dit: "Il vous faut un mouvement". Je lui ai répondu: "Non, nous sommes quelques-uns à écrire afin de dire les choses simplement et d'en ressentir la nouveauté. — Alors, trouvez un nom. — Entendu, appelons ça Objectivists"... Ce serait aujourd'hui, je ne le ferais plus.*» Ces propos datent de 1969. La même année, toujours sur l'objectivisme, George Oppen explique que «*cela veut dire: objectiver le poème, faire du poème un objet*». Il précise qu'il s'agissait de «*construire le sens, d'élaborer une méthode de pensée à partir de l'intensité imagiste de la vision*». Et d'appro-

fondir encore: «*Il y a un moment, un instant réel, où l'on croit que quelque chose est vrai, et on construit un sens à partir de ces instants où l'on en est convaincu.*»

Imprévisible belle-fille. Mary Oppen rapporte les mots de son mari, esquisse le portrait des uns et des autres, mais garde le cap de son récit. Les jeunes Oppen continuent de mettre le plus de distance possible entre la famille de George et eux, entre leur classe sociale respective et leur liberté d'artistes. Elle est la fille d'une institutrice et d'un receveur des postes établis dans le Montana, alors vraiment sauvage, puis l'Oregon, où Mary est allée à l'université, où elle a «*rencontré George et la poésie au même instant*». Elle a 15 ans à la mort de son père. Ils sont quatre enfants. «*Avant la mort de mon père, je sentais que je faisais partie*

Mary et George Oppen,
à San Francisco, en 1928.

PHOTO LINDA OPPEN



d'une famille de six membres. Avec sa mort, soudain, je me retrouvais seule.» A San Francisco, le père de George est un riche exploitant de salles de cinéma, soucieux de faire le bonheur de son fils et de cette imprévisible belle-fille, laquelle explose quand on lui demande si elle ne se plaît pas en Californie: «Non et non! Ce n'est pas notre vie, ici, mais la vôtre: vos amis, vos affaires, vos parties de bridge et vos dîners, et je n'aime pas votre style de vie!» Après New York, Mary et George arrivent à Paris, en cabriolet tiré par un cheval acheté au Havre. Pom-Pon fait maintenant partie de leur foyer, comme le chien Zee-wag: deux fortes personnalités. Dans cet équipage ils traversent la France et s'installent pour une année dans une ferme varoise. Mary, le féminisme en acte, refuse de laisser George partir en expédition seul avec ses nouveaux amis, l'hôtelier et le boucher du

village. Ils remplissent leur programme, «peindre, écrire, et poursuivre le dialogue auquel nous aspirions avant de nous connaître et que nous menions ensemble depuis».

Ils s'improvisent éditeurs, publient William Carlos Williams et Pound, Pound à qui ils rendent visite à Rapallo après avoir fait leurs adieux à Pom-Pon. Ils n'ont aucune sympathie pour le délire fasciste de leur aîné, mais celui-ci reste généreux comme il a toujours été. Ayant regagné Paris, ils rendent visite de sa part à Brancusi, Zadkine. Ils fréquentent artistes et écrivains, mais prennent soin de ne pas faire partie des groupies.

Familles expulsées. Il va être temps de regagner les Etats-Unis. George est juif. «1933, et la prochaine guerre se profilait, menaçante. Nous sentions, plus que nous ne le comprenions, ce qui menaçait les Juifs, les artistes et toutes les libertés.» De retour à New York, ils voient les ravages de la Dépression, le désespoir, «la paupérisation des pères», les familles expulsées campant dans leurs meubles sur le trottoir. Les Oppen militent, se rapprochent du Parti communiste. Ils retrouveront le chemin de la poésie dans vingt ans, après neuf ans passés au Mexique pour fuir le FBI. La lutte contre la misère, puis le fascisme, les requiert entièrement dans les années 30 et 40. George s'engage, se bat en Europe, laissant derrière lui Mary et leur fille Linda, née après tant de fausses couches que la gaieté frondeuse de Mary Oppen marque un bref temps d'arrêt.

Beaucoup d'images surgissent de ce livre, audacieusement titré *Du sens, de la vie (Meaning a Life)*, dédié «A George, dont la vie s'entremêle à la mienne». Une petite fille de 5 ans, dont la maîtresse ne veut pas dans sa classe, prend ses cliques et ses claques et s'arrête chez des gens pour regarder des diapositives au lieu de rentrer chez elle. Mary ne changera jamais. ◆

MARY OPPEN

DU SENS, DE LA VIE

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par Philippe Mikriammos.

Corti, 280 pp., 23 €.

Pa

ai

av

su

«S

co

co

gn

so

Ca

le

qu

ép

ap

ho

toi

ler

Sa

éle

tre

de

vi

So

m

m

foi

ch

du

re

qu

se

la

ar

ur

Sc

et

l'a

pa

au

te

I

I